

Allocution de M. Philippe Gauthier, président de l'association  
Philippe Gauthier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Gauthier Philippe. Allocution de M. Philippe Gauthier, président de l'association . In: Revue des Études Grecques, tome 117, Juillet-décembre 2004. pp. 18-22;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2004\\_num\\_117\\_2\\_4583](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2004_num_117_2_4583)

---

Fichier pdf généré le 19/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 JUIN 2004

---

## ALLOCUTION DE M. PHILIPPE GAUTHIER

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

Mon illustre et vénéré maître — j'ai nommé Louis Robert —, lorsqu'il eut à prononcer, en tant que président de notre Association, le discours de fin d'année, commença par ces mots : « je serai bref et sans ornement, comme vous l'attendez de moi ». Et il tint parole. Sans que je prétende le moins du monde égaler ce maître inégalable, je reprendrai du moins cet engagement liminaire; et j'ai bon espoir de le tenir. En effet, vous le savez tous, les fleurs de rhétorique ne poussent guère dans le jardin des épigraphistes; et, lorsqu'en outre vous avez affaire non pas à un spécialiste des épigrammes ou des hymnes en l'honneur d'Isis gravés sur le marbre, mais — comme c'est le cas aujourd'hui —, à un historien des institutions, le cas est pour ainsi dire désespéré. Cependant, l'historien des institutions est volontiers conservateur, il se plie aux traditions sans rechigner. Je respecterai donc les traditions en évoquant maintenant la mémoire des trois membres de notre Association qui nous ont quittés au cours de l'année 2003/2004.

Nous apprîmes d'abord la mort de notre collègue belge Herman Van Looy, décédé à la suite d'une crise cardiaque le 20 juillet 2003. Ne l'ayant pas connu personnellement, j'utilise librement la notice nécrologique rédigée par l'un de ses collègues, M. Geerard. Cette notice m'a été transmise par M. François Jouan, lequel eût été de nous tous le mieux placé pour évoquer la mémoire d'un savant qui fut son collaborateur et son ami.

Membre de notre Association depuis 1968, Herman Van Looy était né à Berchem, près d'Anvers, le 22 mars 1922. Après ses études secondaires, il devint étudiant à la Faculté de philologie classique de l'Université de Gand. Titulaire de la licence en 1943, il devint la même année agrégé de l'enseignement secondaire. Il étudia aussi le sanscrit et obtint en 1945, à l'Institut Oriental de l'Université catholique de Louvain, la licence en philologie et histoire orientale (section indo-européenne, langues hindoues et iraniennes). Après la guerre, il fut pendant quelques années professeur de langues anciennes dans l'enseignement secondaire, d'abord à Anvers puis à Renaix, avant d'être nommé assistant à l'Université de Gand. C'est dans cette université qu'en 1960 il obtint son doctorat avec l'ouvrage intitulé « *Étude sur les tragédies perdues d'Euripide* » (en néerlandais). La même année il y devint professeur associé et chargé des cours d'exercices des langues grecque et latine. Enfin, en 1977, il y fut nommé professeur ordinaire à la chaire de littérature grecque. Depuis sa retraite,

en 1987, il allait chaque année en Grèce, à l'automne, pour y étudier les théâtres (en particulier celui de Thorikos, site fouillé par les archéologues grecs) afin de mieux comprendre les moyens qu'ils offraient et les contraintes qu'ils imposaient aux Anciens.

Depuis 1961, Herman Van Looy était secrétaire de la revue « *L'Antiquité classique* ». C'est dans cette revue qu'il a publié la plupart des recensions critiques d'éditions et d'ouvrages concernant la tragédie et la comédie grecques — recensions qui font autorité. Pour nous, aujourd'hui et en ce lieu, son nom reste — et restera — lié à celui de notre collègue François Jouan, dont il a été le collaborateur pour les quatre volumes des « *Fragments* » d'Euripide publiés dans la *Collection des Universités de France* de 1998 à 2003. Cette magnifique publication sera évoquée dans un moment par la Secrétaire générale de notre Association, M<sup>me</sup> Fromentin. Puisse la douce musique des éloges réjouir alors Herman Van Looy καὶ ἐν φθιμένοις.

Membre de notre Association depuis 1947, Georges Roux est mort le 1er août 2003 au terme d'une longue maladie. Il était né à Sorgues dans le Vaucluse, le 19 septembre 1919, et avait fait ses études secondaires à Carpentras. Mais ce méridional se découvrit bientôt deux autres patries, Lyon et Delphes.

C'est à l'Université de Lyon, en effet, qu'il fut étudiant, jusqu'à l'agrégation des Lettres, concours auquel il fut reçu premier en 1944. Quinze ans plus tard, il revint à l'Université de Lyon, d'abord en 1956/7 comme assistant, puis, après un bref passage par Montpellier, en 1961 comme professeur de littérature grecque et d'archéologie, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1985. Il fut aussi à Lyon l'un des membres fondateurs de la « Maison de l'Orient méditerranéen » et, à ce titre, coresponsable tant de la riche bibliothèque constituée à partir du fonds Salomon Reinach que du « Centre d'archéologie classique ».

Revenons maintenant quelques années en arrière. Nommé membre de l'École française d'Athènes en 1948, Georges Roux demeura en Grèce durant huit années, à l'issue desquelles il soutint, en 1957 à la Sorbonne, sa thèse sur « *L'architecture de l'Argolide aux IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècles avant J.-C.* ». Ces années grecques ont beaucoup compté pour Georges Roux. Lors de son arrivée, en 1948, la guerre civile n'était pas terminée et les conditions matérielles étaient rudes. Dans l'ouvrage intitulé « *La Redécouverte de Delphes* », publié par l'École française d'Athènes en 1992, G. Roux a évoqué avec humour les péripéties habituelles, parfois non exemptes de dangers, qui émaillaient alors l'interminable voyage en autocar depuis Athènes jusqu'à Delphes. Mais quel bonheur à l'arrivée ! Ce fut à cette époque, en effet, que G. Roux devint et eut conscience de devenir un « Delphien », c'est-à-dire un membre du petit groupe d'élus admis dans un lieu divin. Je ne saurais mieux faire que citer un passage de son ouvrage, *Delphes, son oracle et ses dieux* (1976), p. 13, où il notait qu'à Delphes « une impression de divinité émane de ces lieux » ; et il ajoutait : « Comment les premiers hommes qui remontèrent la vallée du Pleistos et s'arrêtèrent au pied des Phétriades pour boire l'eau de Cassotis ou de Castalie n'auraient-ils pas éprouvé ce même sentiment devant l'imposante grandeur du site ? Quiconque a vécu à Delphes l'a ressenti et le ressent à nouveau dans sa fraîcheur première chaque fois qu'il parcourt du regard — comme suspendu entre ciel et terre sur ce balcon de rocher — la vallée lumineuse, aérienne et sonore bornée à l'est par les hauteurs d'Arachova..., à l'ouest par l'échancrure bleu sombre de la baie d'Itéa ».

Amoureux et parfait connaisseur du site, de l'architecture et de la sculpture du sanctuaire, G. Roux a beaucoup travaillé à Delphes et beaucoup publié sur Delphes : outre l'ouvrage dont j'ai extrait la citation lue à l'instant, il faut citer *Enigmes à Delphes* (1963, en collaboration avec J. Pouilloux) ; *L'Amphictionie, Delphes et le temple d'Apollon au IV<sup>e</sup> s.* (1979) ; *La Terrasse d'Attale Ier à Delphes (F. Delphes II, 1987, en collaboration avec O. Callot)*. Et, si l'on consulte la bibliographie récemment publiée par les soins de Marie-Christine Hellmann et Marguerite Yon dans la *Revue Archéologique* en 2003 (pp. 363-366), on constate que 21 des 81 mémoires recensés portent sur les monuments, les cultes et l'histoire de Delphes ou de l'Amphictionie pyléo-delphique.

Le primat de Delphes étant reconnu, il faut aussitôt ajouter que G. Roux a étendu sa curiosité et ses recherches à d'autres sites ou régions du monde grec et à d'autres problèmes que ceux de l'histoire et de l'archéologie delphiques. Au sujet des régions, outre ses travaux à Argos, je mentionnerai un petit livre que j'ai toujours plaisir et profit à rouvrir et à consulter, à savoir son édition, avec traduction et commentaire, de Pausanias, livre II, 1-15, intitulé *Pausanias en Corinthie* (paru en 1958). Ayant reconnu et suivi pas à pas l'itinéraire du Périégète dans cette région, en compagnie de Jeanne Roux, son épouse et sa collaboratrice, G. Roux offre le commentaire précis que l'on attend : les explications portant sur la topographie, les vestiges archéologiques, les traditions historiques et mythologiques s'enchaînent et se complètent harmonieusement; et, à ce qu'il me semble, ces pages n'ont guère vieilli.

Evoquant les sujets qui ont retenu l'attention de G. Roux, il faut encore faire une place particulière aux études sur le vocabulaire, en particulier sur les termes plus ou moins techniques, dont le sens même est incertain et controversé (G. Roux aimait résoudre — ou tenter de résoudre — les énigmes). Citons notamment : *Sur quelques termes d'architecture (xulôma, tarsos, tylôsis, tupoi)*, dans le *BCH* 1956, 507-521; *Qu'est-ce qu'un kolossos ?*, dans la *Rev. Et. Anc.* 1960, 5-40; *Le sens de tupos*, dans la même revue en 1961, 5-14; ou encore *Kypsêlê : où avait-on caché le petit Kypsêlos ?*, même revue 1963, 279-289, G. Roux montrant qu'il s'agissait en l'occurrence non pas d'un coffre, mais d'une ruche.

Les raisonnements et les hypothèses de G. Roux ont pu parfois, comme c'est la règle, donner prise à la critique, du moins à la critique de ses lecteurs. En revanche, et c'est par là que je terminerai, ses auditeurs étaient tous subjugués et muets d'admiration. Pour ma part, je n'ai eu que deux fois l'occasion d'entendre G. Roux, mais ce fut suffisant pour me persuader qu'il était un orateur hors de pair, clair, passionné et passionnant, donc convaincant. Ce grand savant fut certainement aussi — ou peut-être d'abord — un extraordinaire professeur.

Membre de notre Association depuis 1947 (la même année que G. Roux), Pierre Lévêque est décédé le 5 mars dernier. Il était né le 11 août 1921 à Chambéry. Il fit ses études secondaires à Bordeaux, avant d'être admis en 1940 à l'École Normale Supérieure et d'être reçu à l'Agrégation des Lettres en 1944. Après un bref passage par le lycée d'Évreux, puis par le CNRS, il fut nommé membre de l'École Française d'Athènes en 1947. Débarquant en Grèce, comme G. Roux, à l'époque de la guerre civile, il travailla à Thasos, et surtout à Délos où il étudia la sculpture archaïque. A son retour en France, en 1951, il enseigna aux universités de Lyon puis de Montpellier, avant de succéder en 1957 à Paul Cloché à la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon, établissement auquel il resta indéfectiblement attaché jusqu'à sa mort. Il fut le doyen de cette Faculté de 1964 à 1970, puis le président de l'Université, rebaptisée de Franche-Comté, de 1975 à 1980.

L'œuvre publiée de P. Lévêque est considérable et multiforme; mais son action en tant qu'inspirateur et animateur de recherches sur l'histoire et les sociétés de l'Antiquité fut également très importante. Je ne pourrai dire ici que quelques mots au sujet de l'une et de l'autre.

De l'ensemble des publications de P. Lévêque il faut d'abord détacher ses deux thèses, publiées en 1955 et 1957. La « petite » est consacrée au poète tragique Agathon, personnage que nous ne connaissons guère qu'à travers le prisme déformant de telle attaque portée contre lui par Aristophane, tel passage du *Banquet* de Platon ou telle allusion d'Aristote dans la *Poétique*. P. Lévêque opère le tri nécessaire dans cette tradition. Quant à l'œuvre, les auteurs et les lexicographes anciens ne nous en ont transmis que deux dizaines de fragments. P. Lévêque les analyse avec finesse, multiplie les rapprochements avec les œuvres contemporaines et il propose en conclusion de voir en Agathon « le représentant par excellence de la tragédie sophistique ». Deux ans plus tard, c'est la publication de la « grande » thèse (735 p.) consacrée à Pyrrhos, le roi d'Épire. Sans pouvoir malheureusement utiliser de nouveaux documents (exception faite des monnaies, auxquelles il consacre un très utile *Appendice*, pp. 691-698), P. Lévêque reprend l'analyse des sources littéraires et fait l'éloge de celui qu'il considère comme le dernier des grands capitaines de la

Grèce antique, mieux encore comme un héros dont le grand dessein aurait été la fondation d'un vaste Empire d'Occident allant de l'Épire jusqu'à Carthage. Ces vues ont donné prise à la critique, mais l'ouvrage de P. Lévêque reste encore aujourd'hui une référence indispensable.

Je mentionnerai aussi le petit volume de 90 pages paru en 1959, intitulé *Aurea catena Homeri, une étude sur l'allégorie grecque*, dont Louis Séchan fit un éloge enthousiaste dans la *REG* en 1961 (pp. 306-307). Citer le nom de Louis Séchan, c'est introduire la mention d'un ouvrage écrit en collaboration par ce savant et P. Lévêque, ouvrage paru en 1966, *Les grandes divinités de la Grèce*, ouvrage qui offre d'une part un utile panorama du panthéon grec et d'autre part des notices précises sur le développement et l'évolution, dans l'espace et dans le temps, du culte de chacune des divinités. Je mentionnerai enfin le volume de synthèse intitulé *L'Aventure grecque* (1964), qui fut salué unanimement par la critique. Je citerai seulement Edouard Will, dont la plume était souvent acérée, mais qui, traitant de cet ouvrage, souligna « un équilibre généralement satisfaisant entre la trame des événements et les états successifs de la civilisation grecque, sous toutes ses formes », ajoutant plus loin qu'« un autre mérite de l'ouvrage réside dans l'ampleur du regard, car Lévêque a tenu à constamment élargir l'horizon loin des lieux... où la civilisation antique connaît ses apogées, vers un monde périphérique qui... se pénètre d'hellénisme » (*Rev. hist.* 484 [1967], 387).

Vers le temps où il achevait et publiait *L'Aventure grecque*, P. Lévêque s'efforçait de créer et, finalement, réussit à créer à Besançon un *Centre de recherches d'histoire sociale*, qui exerça une grande influence en France comme aussi à l'étranger. Car ce centre fut bientôt relié institutionnellement à d'autres centres de recherches, en Italie, en Pologne, puis en Espagne et même au Japon, au sein du « Groupe international de recherches sur l'esclavage antique » (*GIREA*). Ce fut dans ce cadre que P. Lévêque organisa chaque année à Besançon, à partir de 1970, des colloques d'histoire sociale, auxquels participèrent aussi bien des savants chevronnés venus de l'étranger que des jeunes chercheurs français, dont certains travaillaient sous sa direction. Ces colloques avaient parfois une tonalité particulière, due à l'importance revendiquée de la pensée et du discours marxistes. Mais ils étaient ouverts aux orateurs de toutes tendances et ils se déroulaient dans une atmosphère amicale, voire chaleureuse. P. Lévêque lui-même était présent et, à l'occasion, il intervenait dans les discussions, comme on le voit par exemple dans les *Actes du Colloque 1973 sur l'esclavage* (parus en 1976). Une vingtaine de volumes d'*Actes* de ces colloques ont paru, ainsi qu'un volume à part donnant l'index thématique de l'ensemble des colloques.

L'activité du Centre de Recherches créé par P. Lévêque ne s'est pas limitée à l'étude de l'histoire sociale, elle s'est étendue aussi à l'étude des phénomènes religieux. L'intérêt de P. Lévêque pour ces questions est ancien, on l'a vu, et il n'a cessé de croître au cours des vingt-cinq dernières années. Remontant de plus en plus loin dans le temps, essayant de saisir et d'analyser les fondements religieux des sociétés antiques et les syncrétismes successifs qui les ont marquées, il a cherché à obtenir ce qu'il a appelé « une vue génétique » des phénomènes religieux — et cela dans un cadre spatial et historique très vaste. De ces recherches et des séminaires qu'il a animés, à Besançon et ailleurs, sur ces questions, est sorti notamment le livre intitulé *Bêtes, dieux et hommes* (1985), dans lequel P. Lévêque a essayé, selon ses propres termes, de « poser les problèmes religieux de l'humanité, depuis les premières sociétés jusqu'à la Grèce des cités ». C'est cette curiosité multiforme, toujours renaissante et insatiable, jointe à ses qualités d'organisateur, d'aiguillon et d'animateur de la recherche, qui reste et restera, je pense, le trait dominant de la riche personnalité de Pierre Lévêque.

Amputée ainsi de trois membres glorieux, notre Association s'est heureusement renforcée par l'arrivée de 17 membres nouveaux, spécialistes de diverses disciplines ou engagés dans des recherches très variées. Cette heureuse diversité, nous l'avons appréciée également tout au long de l'année en découvrant peu à peu le programme de communications qui nous était proposé. Je n'aurai pas le front de rappeler ici le titre et le contenu d'exposés qui sont encore bien présents dans toutes les mémoires.

Je noterai seulement que sur douze communications cinq traitaient de monuments, de sites ou d'objets archéologiques (à Délos, à Thasos, à Amathonte, à Alexandrie, à Méliopol), cinq autres d'œuvres littéraires, une de philologie, une enfin d'épigraphe et d'histoire économique. La place importante tenue par l'archéologie est à relever. Et, si je puis me permettre d'ouvrir ici une parenthèse, il ne serait sans doute pas déplacé que le prix de notre Association, le plus prestigieux et le plus convoité, couronne de temps à autre un ouvrage relevant de cette discipline.

Quoi qu'il en soit, cette diversité, à une époque où l'étude du grec classique dans l'enseignement secondaire semble figurer au dernier rang des préoccupations ministérielles, doit être pour nous un atout, car elle montre par elle-même la vitalité de nos études. Et si l'on parvenait à persuader les princes qui nous gouvernent qu'on ne fait pas de bonne archéologie grecque, pas de bonne numismatique grecque, pas d'étude de l'économie et des sociétés antiques, pas d'histoire des religions ou des mentalités antiques — bref rien de ce qui est à la mode — si l'on n'a pas une bonne connaissance du grec ancien en général et donc des textes littéraires transmis par la tradition, peut-être parviendrait-on à se faire entendre en haut lieu.

Néanmoins, il faut le reconnaître, l'année écoulée aura été difficile. En janvier et février, devant la menace de disparition de l'enseignement du grec ancien dans les lycées, notre Association s'est rangée derrière la bannière de M<sup>me</sup> Jacqueline de Romilly et, en lien avec les autres associations qui défendent la même cause, a lancé un vibrant « Appel pour le latin et le grec ». Mais pour quel résultat ? En mars dernier, autre alerte, cette fois au sujet du projet de suppression, au Capes de Lettres, de la spécificité « classique » à côté de la spécificité « moderne », et nouvelle et vigoureuse protestation de notre Association, toujours en liaison avec nos collègues latinistes. Pour l'instant, la menace semble conjurée et, par conséquent, le maintien de deux Capes (Lettres classiques et Lettres modernes) semble assuré — mais nous devons rester vigilants. Nul doute que votre prochain président le soit, lui qui fut longtemps secrétaire de notre Association et qui connaît mieux que personne les arcanes de l'administration. C'est pourquoi, après avoir publiquement et chaleureusement remercié les membres du bureau, spécialement M<sup>me</sup> Valérie Fromentin, qui m'ont guidé à chaque pas au cours des derniers mois, je quitterai cette tribune confiant dans l'avenir, du moins à court terme.